

Jacques-Olivier Boudon

Napoléon
et la dernière campagne

Les Cent-Jours
1815

EKHO

Maquette de couverture : Delphine Dupuy

Mise en pages : Nord Compo

© Armand Colin, 2015

© Dunod, 2021

Ekho est une marque de Dunod Éditeur,

11 rue Paul Bert, 92240 Malakoff

ISBN : 978-2-10-082012-2

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

INTRODUCTION

LE DÉBARQUEMENT DE NAPOLÉON à Golfe-Juan le 1^{er} mars 1815 a retenti comme un coup de tonnerre en France comme en Europe. Dix mois après avoir abdiqué, l'empereur quittait l'île d'Elbe avec un millier d'hommes pour venir reprendre le pouvoir à Paris, ne rencontrant aucune résistance sur sa route. « Le vol de l'Aigle » s'affiche dès lors comme une des pages les plus extraordinaires de l'épopée napoléonienne et contribue à forger un peu plus la légende impériale en développant l'image d'un homme capable, au sens propre, de traverser les montagnes. Ce retour quasi miraculeux pose néanmoins plusieurs questions. Comment peut-on expliquer qu'un pays qui avait laissé Napoléon quitter le pouvoir sans un geste en avril 1814, voire l'avait conspué lors de son voyage vers la Méditerranée, puisse lui apporter un soutien massif en mars 1815 ? Indéniablement ce retour rencontre un accueil favorable dans une partie de l'opinion publique et dans l'armée, déçues par les mesures prises par la monarchie restaurée. De ce point de vue, Napoléon a pu jouer

habilement sur la peur du rétablissement de la féodalité et d'une Église toute-puissante et leur opposer le retour aux principes de 1789 et à l'esprit révolutionnaire. La manière dont le pouvoir royal s'écroule comme un château de cartes montre à l'évidence que l'édifice manquait de solidité. Louis XVIII paie les maladresses accumulées depuis dix mois et son incapacité à faire vivre une monarchie constitutionnelle alors qu'avec la Charte octroyée en juin 1814 et un personnel politique et administratif hérité de l'Empire, il disposait des armes pour assurer une transition tranquille d'un régime à l'autre. Les mesures prises à l'égard de l'armée ont été les plus durement ressenties et l'armée a de fait été en 1815 le principal moteur du retour au pouvoir de Napoléon qui, de ce point de vue, s'apparente à un putsch militaire.

L'empereur se pose en homme de paix en mars 1815, mais pouvait-il vraiment imaginer que les puissances européennes, encore réunies à Vienne, accepteraient son retour sur le devant de la scène et le danger que celui-ci fait peser sur le continent ? Toute l'idéologie du congrès de Vienne visant à empêcher le retour de la Révolution en Europe va à l'encontre de cette hypothèse. Dès lors la reprise de la guerre était inévitable, créant un malentendu au sein de la population française car si celle-ci est prête à applaudir en Napoléon le restaurateur des principes révolutionnaires, elle refuse, à quelques exceptions près, la perspective de la guerre. Après vingt-trois ans de conflits, la France aspire à la

paix. Le pari de Napoléon était-il dès lors irrémédiablement voué à l'échec ? L'empereur est en tout cas persuadé du contraire. L'énergie qu'il déploie à rebâtir une armée de plus de 500 000 hommes pour prendre de vitesse les alliés et tenter de leur imposer la paix contre leur avis est spectaculaire. Elle se heurte pourtant au mur bâti par une coalition européenne inflexible dans sa volonté d'abattre Napoléon. La victoire de Waterloo allait de fait sceller le sort de Napoléon. Depuis deux siècles, historiens et passionnés de l'Empire ont relu l'histoire de cette bataille, sans doute l'une de celles sur laquelle on a le plus écrit, en se demandant si Napoléon pouvait l'emporter. Cette question en appelle une autre. Une victoire de Napoléon à Waterloo aurait-elle suffi à lui assurer de conserver son trône voire de redonner à la France une place plus grande en Europe ?

Napoléon mène au printemps 1815 sa dernière campagne, tant sur le plan politique que sur le plan militaire. C'est la quatrième fois en quatre ans qu'il se lance un tel défi. Trois ans plus tôt en effet, il s'engageait à l'assaut de la Russie, avant de subir le désastre de la retraite. En 1813, il repartait en campagne en Saxe, parvenant certes à remporter plusieurs victoires pour être finalement battu à Leipzig. En 1814 enfin, il menait sans doute l'une de ses plus belles campagnes, parvenant à s'imposer à de multiples reprises malgré la disproportion des forces en présence, pour finalement devoir renoncer à poursuivre la lutte et abdiquer. Il repart au

combat en 1815 pour écrire, espère-t-il, l'une des plus belles pages de son histoire.

La période des Cent-Jours a eu de nombreux détracteurs et a donc aussi sa place au cœur de la légende noire de l'empereur auquel on a reproché d'avoir, par son retour, ruiné la France et de l'avoir réduite sur le plan territorial, ramenant sur son sol plus d'un million de soldats étrangers. Pourtant le souvenir de l'occupation et des exactions qui l'ont accompagnée s'est progressivement effacé, alors que s'imposait l'image de ce geste audacieux accompli par un homme presque seul, mais qui croit en son étoile. Si les Cent-Jours continuent de fasciner c'est bien parce qu'ils laissent entendre que tout est possible en politique à condition d'oser. Ils contribuent aussi un peu plus à faire de Napoléon l'un des archétypes de l'homme providentiel même si son aventure se termine par un nouvel exil.

NAPOLÉON À L'ÎLE D'ELBE

LES DIX MOIS PASSÉS à l'île d'Elbe par Napoléon ont été un temps de ressourcement, en même temps qu'une période d'ennui, tant le cadre offert à cet homme de 46 ans, qui a dominé l'Europe, est étroit. Mais c'est aussi à cause du séjour de Napoléon sur l'île d'Elbe, du mois de mai 1814 au mois de février 1815 que cette île de la Méditerranée est entrée dans l'histoire.

Le choix de l'île d'Elbe

Partagée entre Florence, Naples et Piombino à la fin du XVIII^e siècle, l'île d'Elbe avait été attribuée à la France au terme du traité d'Amiens du 25 mars 1802, et annexée à la suite d'un sénatus-consulte du 26 août 1802. L'île est donc soumise à la loi française, tout en conservant une certaine autonomie administrative puisqu'elle n'est pas rattachée à un autre département. En mars 1809, elle est confiée à Élisabeth Bacciochi, grande duchesse de Toscane et forme un arrondissement du département de la Méditerranée dont le chef-lieu est Livourne, ce qui contribue à l'insérer un peu plus

à la Toscane. Du reste, malgré les efforts de francisation engagés en 1802, la langue parlée sur l'île demeure le toscan. Il y a donc désormais à Porto-Ferraio un sous-préfet, Joseph Balbiani, nommé le 24 janvier 1811. Sur le plan religieux en revanche, l'île d'Elbe est toujours rattachée au diocèse d'Ajaccio, et ce depuis octobre 1802, même si elle conserve de fait une grande autonomie. L'évêque d'Ajaccio, Mgr Sébastiani, a désigné sur place un vicaire général, l'abbé Arrighi qui occupe ses fonctions jusqu'à la fin de l'Empire et eut ainsi l'honneur d'accueillir Napoléon à son arrivée.

Napoléon se voit attribuer un territoire qui recèle une relative richesse. Pourtant l'île n'est pas très grande. Longue de 30 km, large de 18, elle a une superficie totale de 224 km². Mais son sous-sol est riche, ce qui explique qu'elle ait été habitée et exploitée très tôt. La population s'élève à environ 12 000 habitants au début de la présence française, dont 3 à 4 000 dans la capitale Porto-Ferraio, les autres localités les plus importantes, Longone, Rio et Marinana étant en fait de gros villages. Le futur général Griois affecté dans l'île en 1803 la décrit en ces termes :

Le climat est délicieux. La partie de l'île susceptible de culture est partagée en vignes, en champs et en plants d'oliviers. La végétation y est belle, et les lieux les plus arides et où à peine un peu de terre recouvre le rocher, produisent encore d'élégants arbustes, tels que myrtes, grenadiers sauvages et superbes aloès ; ils forment presque toutes les haies qui séparent les propriétés et qui s'élèvent souvent à la hauteur

de huit à dix pieds. Les vaches y sont rares ; on y supplée par les chèvres, qui fournissent de bon lait et d'assez bons fromages, mais dont la chair m'a paru très mauvaise. Il y a peu de chevaux, mais quelques mulets et des ânes qui servent de montures ordinaires et de bêtes de somme. Il m'a paru que les côtes sont peu poissonneuses ; cependant il y a dans le golfe de Porto une tonara ou pêche de thon, mais qui était abandonnée lorsque nous arrivâmes. Le vin est bon et généreux, quoique fait sans aucun soin ; il ressemble beaucoup à l'abatico de Florence¹.

Un autre voyageur, Arsenne Thiebault de Berneaud, insiste sur le caractère traditionnel de l'économie rurale². Il note en 1808, qu'il y a peu de charrues sur l'île et qu'on y cultive encore à la bêche. Les principales productions sont alors le blé, un peu de maïs, des haricots et des pois et quelques autres légumes, un peu de lin, mais pas de chanvre. Les pâturages y sont rares, mais on y trouve toutes les espèces d'arbres à fruits et de la vigne. Enfin, notre voyageur a apprécié les pastèques locales. L'île d'Elbe a en plus cette particularité d'être riche en minerais, particulièrement en minerai de fer. Griois a également été frappé par cette richesse et décrit les modes d'extraction de ce minerai :

Des mines de fer, connues de la plus haute antiquité et qui semblent inépuisables, ont été et sont encore la principale richesse de l'île. La principale est près du petit bourg de Rio. C'est une montagne assez élevée et qui n'est, à proprement parler, qu'une masse de fer ; car sur 100 kilos de minerai qu'on en tire, on obtient 80 kilos de métal. Pour l'exploiter,

il n'est pas besoin de creuser des puits, des galeries, etc. Il suffit d'enlever avec la pioche ou de faire ébouler les parties de la montagne les plus rapprochées du littoral ; on embarque ces débris et ils sont transportés dans les différents états de l'Italie pour y être convertis en fer ; car l'île d'Elbe manquant de combustible, on ne peut tirer sur les lieux aucun profit du minerai³.

Ces mines de fer avaient un statut spécial au sein de l'île. Napoléon les avait en effet attribuées à l'Ordre de la Légion d'honneur qui était chargé de les gérer. Depuis 1809, elles sont administrées par Pons de l'Hérault, qui devient dès lors une des figures importantes de l'île. Natif de Sète dans l'Hérault, en 1772, il a pris fait et cause pour la Révolution, s'est engagé dans la marine, avant de passer dans l'armée du général Carteaux et de prendre part à ce titre au siège de Toulon en 1793. C'est là qu'il fait la connaissance de Bonaparte avant de participer à la campagne d'Italie, comme commandant de la flottille du lac de Garde. Toutefois, resté attaché à la République, il prend ses distances avec Bonaparte après le 18 brumaire. « J'étais républicain avant la République, je fus l'un des patriotes qui collaborèrent le plus à sa naissance, je lui jurai amour et fidélité, je ne l'ai jamais trompée », écrit-il dans ses Souvenirs⁴. Pons de l'Hérault s'emploie à réorganiser les mines qui lui sont confiées et qui végétaient jusque-là. Il remet les ouvriers au travail, améliore leurs conditions de vie, en installant sur place un médecin, et augmente les salaires. En deux ans, il fait passer le

revenu des mines de 275 000 à 335 000 francs. C'est aussi toute la région de Rio qui profite de ce regain d'activité, la population augmentant dans les années suivantes. Traditionnellement cette production de minerai de fer était exportée, l'île n'ayant pas les moyens de le transformer sur place, faute de bois pour la combustion. Le minerai est donc acheminé pour l'essentiel vers le port de Livourne, principal débouché du commerce avec l'île d'Elbe. En effet, l'île importait des grains, des fromages, des bestiaux et autres objets de première nécessité. Un voyageur décrivant l'île en 1808 estimait que la production locale en blé suffisait à peine à nourrir la population pendant un quart de l'année, c'est dire l'étendue des besoins surtout avec le renforcement de la garnison militaire qui contient alors 5 000 hommes. En retour, l'île exportait, outre le minerai de fer, du thon, du vin, du sel et du vinaigre. Toutefois le blocus imposé à l'île par les Anglais a entravé ce commerce de minerai et en retour a gêné l'approvisionnement en vivres des habitants et troupes qui pouvaient difficilement se satisfaire des seules ressources de l'île, notamment en viande, en blé, mais aussi en vêtements. Le blocus des côtes était d'autant plus gênant que l'essentiel des relations commerciales entre les différents points de l'île, s'effectuait par la mer. Il n'y avait en effet quasiment pas de routes, à peine des chemins de montagne. C'est Napoléon qui lors de son séjour lance les travaux de construction de routes, notamment autour de Porto-Ferrajo.

De plus en plus isolée du continent à cause de l'action des navires anglais qui bloquent l'accès aux ports, l'île d'Elbe perçoit cependant les difficultés que rencontre l'Empire à partir de 1812, et ce d'autant mieux que l'on y expédie nombre de soldats déserteurs, mais aussi des prêtres italiens qui ont refusé de prêter serment à Napoléon. Depuis 1811, les Français ont renforcé les défenses de l'île, sous la direction du colonel Vincent, directeur des fortifications à Florence depuis 1810. Il dirige notamment la construction d'un fort entre Porto-Ferraio et la pointe d'Enfola à l'ouest. Suspendus en 1814, les travaux reprendront après l'arrivée de Napoléon, le fort prenant le nom de Montebello. À partir de 1811, on reconstruit aussi le fort Saint-Jean-Baptiste, rasé l'année précédente ; il est baptisé fort Saint-Hilaire, du nom du lieutenant général tué à Friedland. Malgré ces travaux, la situation militaire de l'île se dégrade, d'autant plus que les Anglais, omniprésents dans les parages, tentent de soulever les Elbois en même temps qu'ils asphyxient l'île par le blocus qu'ils font peser sur les côtes. La composition de ces garnisons qui au total comptent environ 5 000 hommes n'était pas un gage de sécurité. Napoléon n'y a pas maintenu les meilleures de ses troupes, si bien que lorsqu'une partie de la population se rebelle, à l'annonce de l'abdication de l'empereur, la troupe se mutine. À Longone, seconde place forte de l'île, la garnison se soulève et assassine le commandant. À Porto-Ferraio, la plus grande partie des troupes

désertent et cherchent à s'embarquer vers le continent. À Marciana, le soulèvement de la population s'accompagne de manifestations contre-révolutionnaires ; on foule au pied la cocarde tricolore et l'on brûle l'effigie de l'empereur. Néanmoins, la révolte tourne court. Avec 350 gendarmes restés fidèles à l'empereur, le général Dalesme qui commande en chef la garnison de l'île et le général Duval, commandant la place de Porto-Ferrajo, parviennent à rétablir la situation, sauf à Martiniana, et à réinstaller deux garnisons dans les deux places fortes de Porto-Ferrajo et Longone. Le général Duval a rendu compte avec précision des événements :

J'étais depuis trois ans commandant de l'île d'Elbe. Depuis cinq mois, je ne recevais aucune nouvelle du continent ; j'étais réduit avec ma garnison, à ne vivre que de viandes salées et de biscuits que je tirais des magasins que j'avais approvisionnés. Ma garnison se composait d'environ 200 hommes d'infanterie française, de deux cent cinquante canonniers, parmi lesquels se trouvait une compagnie de vétérans et d'un autre corps amalgamés d'Italiens, de Corses, de Toscans et de déserteurs et voleurs provenant d'un dépôt colonial.

Vers le milieu du mois d'avril, ce corps se mit en pleine insurrection et se joignit à des rebelles du pays, soudoyés par l'ennemi. Quelques maires de petites communes se mirent à leur tête et voulurent livrer le pays aux Anglais. Le commandant que j'avais à Porto Longone fut assassiné par quatre coups de feu. Je fis mitrailler mes rebelles par mes quatre cents braves Français qui étaient restés fidèles

à l'honneur. J'armais les bons habitants du pays des armes des rebelles que je fis désarmer et jeter sur le continent⁵.

À la fin avril, on apprend la nouvelle de l'abdication de Napoléon, mais le gouverneur se refuse à livrer l'île aux Anglais qui lui en font la demande le 27 avril. Le lendemain, c'est au tour d'un envoyé de Louis XVIII de venir réclamer la souveraineté de l'île pour son roi. Le gouverneur Dalesme accepte alors de hisser le drapeau blanc. Or quelque temps après, le 3 mai, il apprend que l'île d'Elbe a été cédée à Napoléon. Les Anglais se retirent alors de Martiniana et malgré quelques manifestations d'hostilité, vite éteintes, l'île s'apprête à accueillir son nouveau souverain.

L'arrivée sur l'île

Au lendemain de son abdication, le 6 avril 1814, Napoléon est resté à Fontainebleau, dans ce château qui avait été le témoin de l'exil forcé du pape. L'empereur déchu peut observer la versatilité des opinions. Les uns après les autres, les fidèles d'hier l'abandonnent. Le 12 avril, il prend connaissance de la convention, négociée à Paris avec les alliés qui lui garantit la souveraineté sur l'île d'Elbe, ainsi qu'une indemnité de deux millions de francs par an que doit lui verser le trésor français. Ce traité négocié par Caulaincourt et Macdonald prévoit en outre d'accorder à Marie-Louise le duché de Parme. Napoléon se résigne à signer cet accord, le 13 avril, non sans avoir tenté, dans la nuit précédente, de mettre fin à

ses jours. Il demeure encore une semaine à Fontainebleau où il espère que Marie-Louise pourra le rejoindre : « Je désire que tu viennes demain à Fontainebleau, enfin [sic] que nous puissions partir ensemble et chercher cette terre d'asile et de repos, où je serai heureux si tu peux te résoudre à l'être et oublier les grandeurs du monde. »⁶ En réalité tout a été entrepris par le gouvernement provisoire pour empêcher le rapprochement de Napoléon et de Marie-Louise. Il profite aussi de ces derniers jours à Fontainebleau pour approfondir ses connaissances sur l'île d'Elbe. Le 19 avril enfin, la convention signée par les alliés, est définitivement adoptée. L'empereur fait ses adieux à la Garde, dans la cour du château de Fontainebleau.

Accompagné d'une troupe de six cents hommes, commandée par le général Cambronne, Napoléon s'éloigne du théâtre de ses actions. Le cortège qui emmène la suite impériale se compose de quatorze voitures. Il compte notamment des commissaires des alliés chargés de veiller à son installation sur l'île d'Elbe. Il descend vers la Méditerranée, par la vallée du Rhône. Le voyage est mouvementé. Après Orange, les manifestations d'hostilité s'amplifient et des menaces de mort sont proférées à son encontre. L'empereur déchu ressent durement ces attaques, même s'il tente d'en minimiser la portée : « J'ai été très content de l'esprit de la France jusqu'à Avignon, écrit-il à Marie-Louise en continuant à associer la France et les Français ; mais depuis Avignon, je les ai trouvés fort exaltés contre. »⁷

La France le défend, mais les Français l'abandonnent, suggère-t-il. Le général Bertrand, grand maréchal du Palais à la fin de l'Empire, qui l'accompagne et partage la même voiture, signale aussi ces manifestations, tout en les minimisant, mais peut-être ne souhaite-t-il pas trop inquiéter sa femme à qui il écrit et qui doit bientôt le rejoindre : « Nous avons fait un heureux voyage sauf dans quelques villages de Provence où nous avons été exposés aux injures de la populace mais qui n'ont eu d'ailleurs aucune suite. Je me suis félicité cependant que tu ne fusses point de ce voyage. »⁸

Après avoir bravé ces invectives, Napoléon embarque sur un navire anglais, à Saint-Raphaël, et arrive le 3 mai à Porto-Ferrajo, après une traversée sans encombre. « Nous avons fait un très bon voyage, écrit Bertrand à sa femme, pas de tempête, tous les officiers anglais de la frégate étaient d'un commerce agréable, de bonnes manières douces et de bonne éducation. »⁹ Hormis les officiers de l'équipage, les Français ont également comme compagnons de voyages les quatre commissaires délégués par les puissances étrangères, qui sont chargés de veiller à l'accomplissement des dispositions prévues par le traité de Fontainebleau. Une embarcation dans laquelle se trouvent le général Drouot, le colonel Germanowski, le colonel Campbell et le major Klam, accoste au port. Les émissaires sont porteurs d'une lettre de Napoléon au général Dalesme : « Général, écrit Napoléon, j'ai sacrifié mes droits aux intérêts de la patrie, et je me suis réservé la souveraineté et propriété

de l'île d'Elbe, ce qui a été consenti par toutes les puissances. Veuillez faire connaître le nouvel état de choses aux habitants, et le choix que j'ai fait de leur île, en considération de la douceur de leurs mœurs et de leur climat. Dites-leur qu'ils seront l'objet de mes plus vifs intérêts. »¹⁰ Une délégation de quatre notables, comprenant le maire de Porto-Ferrajo, Traditi, le sous-préfet Balbiani, Pons de l'Hérault, directeur des mines de l'île, et le commandant de la garde nationale, est envoyée à Napoléon pour préparer son arrivée. L'empereur sait que quelque temps avant sa venue des manifestations d'hostilité s'étaient déclarées. Il souhaite s'assurer d'un accueil favorable. Revenues à terre, les autorités locales préparent cette entrée dans son nouveau royaume. À son arrivée, le maire de Porto-Ferrajo l'accueille en lui remettant les clefs de la ville, dans un bassin d'argent. Napoléon est donc reçu comme un roi. Le commandant en chef a affiché une proclamation annonçant à la population l'arrivée de son nouveau souverain. Deux jours plus tard, le vicaire général de l'île, l'abbé Arrighi, publie un mandement remerciant la Providence d'avoir envoyé Napoléon à l'île d'Elbe. « L'île d'Elbe, déjà célèbre par ses productions naturelles, écrit-il, va devenir désormais illustre dans l'histoire des nations par l'hommage qu'elle rend à son nouveau prince, dont la gloire est immortelle. L'île d'Elbe prend en effet un rang parmi les nations et son étroit territoire est ennobli par le nom de son souverain. »¹¹ Il avait auparavant reçu l'empereur dans son église pour un *Te Deum* qui réunit

l'ensemble des autorités de l'île. Fêtes et réjouissances diverses accompagnent cette arrivée.

Napoléon et son entourage découvrent donc leur nouvel asile. Le général Bertrand raconte à sa femme l'arrivée à Porto-Ferrajo et les premières impressions qu'il en retire :

Chère Fanny, nous avons mouillé hier à Porto Ferrajo et aujourd'hui nous sommes venus à terre. L'isle est plus jolie que nous ne pensions. Suivant le colonel Campbell et le colonel Vincent qui a demeuré 16 ans à St Domingue, elle ressemble beaucoup aux colonies.

Les habitations ne sont pas brillantes, aucune maison ce me semble qui vaille celle de mon père à Chx [Chateauroux]. Mais cependant, elles sont passables. Il y en a de plus grandes. Les petites maisons de campagne sont nombreuses et assez jolies, mais petites. [...] Il y a de jolies vallées, des arbres, des futaies et de l'eau¹².

Napoléon doit donc trouver une demeure, car les « logements y sont médiocres », note-t-il à son arrivée. Il habite d'abord à l'hôtel de ville, un logement de cinq pièces « peu grandes ». Puis devant l'inconfort de cette bâtisse, il la cède au général Bertrand qui s'y installe avec sa femme. Napoléon emménage, lui, au palais des Mulini, maison construite en 1724 par le gouverneur pour son jardinier et qui était occupée par les commandants du génie et de l'artillerie. « L'Empereur se fait arranger une habitation qui sera assez belle », confie Bertrand à sa femme¹³. Il s'y installe le 21 mai,

mais les travaux d'un montant de 80 000 francs ne sont achevés qu'en septembre. Le mameluk Ali, autorisé à rejoindre Napoléon sur l'île d'Elbe quelque temps après son exil, trouve à ce palais une « médiocre apparence ».

Le palais de l'Empereur était situé sur la partie la plus élevée de la ville ; une façade la regardait, et l'autre les côtes du détroit de Piombino. De ce côté-ci, devant la maison, était un jardin carré long, bordé d'un parapet construit sur des rochers ; un trottoir, ou terrasse, régnait devant, dans toute la longueur ; et, en dehors du parapet, était une pente rapide et accidentée qui descendait jusqu'à la mer. L'Empereur se promenait le matin et le soir sur cette terrasse ; là, il voyait arriver les bâtiments venant du continent.

La maison n'avait qu'un rez-de-chaussée ; mais aux extrémités du bâtiment existait un petit étage formant deux pavillons. Pour les relier entre eux, l'Empereur fit construire une grande pièce pour compléter un appartement qu'il destinait à la princesse Pauline, qui devait venir à Porto-Ferraio et y résider. Il fit décorer cette pièce de manière à en faire un vaste et beau salon ; aussi devint-il la plus belle pièce de l'habitation. L'Empereur occupait tout le rez-de-chaussée, qui se composait, tant sur le jardin que sur la place, de huit ou neuf pièces, dont un salon et une chambre à coucher étaient les plus spacieuses¹⁴.

Pour meubler ce palais, Napoléon fait venir de Piombino le mobilier qui était à l'intérieur du palais d'Élisa, et il profite aussi de l'arrêt forcé d'un navire contenant une partie du mobilier du prince Camille Borghèse, son beau-frère, pour s'en saisir. Venu de

France avec des livres prélevés sur la bibliothèque du château de Fontainebleau, il en achète d'autres, et se reconstitue ainsi une petite bibliothèque. Tel est le cadre dans lequel se déroule l'existence de Napoléon pendant son séjour à l'île d'Elbe.

Napoléon entend exercer pleinement ses droits de souverain sur l'île d'Elbe. Son premier geste de souveraineté est de se doter d'un drapeau. Il adopte les couleurs anciennes de l'île, à savoir un drapeau blanc, barré en diagonale d'une bande rouge semée de trois abeilles, rappelant l'Empire. Ce drapeau remplace immédiatement le drapeau blanc que le général Dalesme avait arboré à la fin du mois d'avril. Les couleurs seront également hissées sur les navires. Ensuite, Napoléon constitue un véritable gouvernement et entend bien réformer une île qui a beaucoup souffert du blocus et de l'isolement qui en a suivi. Pour l'aider dans sa tâche réformatrice, Napoléon peut compter sur le général Bertrand, qu'il avait nommé en novembre 1813 grand maréchal du palais. Compagnon de Bonaparte en Italie, puis en Égypte, gouverneur des Provinces illyriennes de 1811 à 1813, le général Bertrand avait pris une part active à la campagne d'Allemagne, avant de suivre fidèlement Napoléon, lors de la campagne de France, jusqu'à partager la voiture de l'empereur, en route vers l'île d'Elbe ; sa femme, née Fanny Dillon, le rejoint en août 1814. Sur l'île d'Elbe, Bertrand occupe les fonctions d'un ministre de l'Intérieur, c'est-à-dire qu'il a en charge les affaires civiles.

Napoléon s'est également fait accompagner du général Drouot, dont il avait pu admirer les talents militaires lors des campagnes d'Allemagne et de France. Nommé gouverneur militaire de l'île, le général Drouot remplit le rôle de ministre de la Guerre¹⁵. Cet entourage militaire est complété par le général Cambronne qui commande la place de Porto-Ferrajo. Napoléon a confié les finances à Guillaume Peyrusse, payeur du Trésor impérial, qui avait réussi à récupérer près de quatre millions appartenant à Napoléon, somme que l'empereur emmène avec lui à l'île d'Elbe et qui lui permet de payer les premiers frais d'installation, puis ensuite une partie des dépenses de constitution de son armée. En plus de la gestion des biens personnels de Napoléon, il est chargé d'administrer le budget de l'île, ce qui consiste pour lui, dans un premier temps, à chercher à mieux faire rentrer les impôts que les Elbois ont le plus souvent oublié d'acquitter. Il gère aussi les revenus des domaines appartenant à l'État, en particulier, les pêcheries, les salines et les mines de fer. Ces revenus se montent à environ 300 000 francs par an. Napoléon s'attache également les services d'André Pons de l'Hérault qu'il trouve dans l'île à son arrivée. Enfin, il a conservé le sous-préfet, Balbiani, qui est plus particulièrement chargé de la justice.

Dès les lendemains de son arrivée, Napoléon commence la visite de l'île. À cheval, très tôt le matin, il parcourt les environs de Porto-Ferrajo, puis se rend rapidement à Rio Mariana, chez Pons de l'Hérault, pour

visiter les mines de fer. Enfin, c'est toute l'île qui retient son attention, avec une mention particulière pour les côtes et les forts qui les défendent. L'une des premières mesures prises par Napoléon est de constituer une armée capable de protéger l'île. Les puissances alliées lui ont laissé la possibilité de conserver avec lui 400 hommes de sa garde. Ceux-ci arrivent à Porto-Ferraio le 26 mai, sous le commandement de Cambronne, à bord de cinq transports de troupes anglais – leur nombre avoisine en fait les 700. Ils forment le corps d'élite de la nouvelle armée de Napoléon. À son arrivée sur l'île, la défense était assurée par un bataillon du 35^e régiment d'infanterie légère qui avait la particularité de réunir des soldats récalcitrants ou déserteurs. 350 soldats constituaient la garnison française placée sous les ordres du général Dalesme. Napoléon cherche à les conserver à son service, mais beaucoup préférèrent regagner la France, à l'image du général Duval qui rentre sur le continent le 20 mai 1814 avec les hommes qui ont fait le même choix. Quelques officiers décident cependant de rester. Ils vont former les cadres de la nouvelle armée que souhaite bâtir Napoléon. L'enrôlement sur place s'avérant peu fructueux, des sergents recruteurs vont prospecter en Corse, mais aussi en Italie, promettant à toute nouvelle recrue une prime d'engagement de cent francs. Cet effort de recrutement donne naissance au Bataillon corse, fort d'environ 350 hommes¹⁶. Au total la petite armée elboise atteindra 1 600 hommes, auquel il faut ajouter une petite flotte, dont le fleuron est le brick

l'Inconstant, qui ramènera Napoléon en France. Sur le plan de la défense, l'empereur s'attache enfin à renforcer les forts qui jalonnent la côte pour empêcher toute surprise par mer.

Après l'organisation de la défense, Napoléon entreprend des réformes économiques. Il promeut la production de minerai de fer, mais il cherche surtout à développer et à diversifier l'agriculture, en encourageant le développement des arbres fruitiers, mais aussi des mûriers, avec l'intention à terme de favoriser l'essor de l'élevage des vers à soie. Parallèlement, il lance un vaste programme d'aménagement des routes, dans un pays où les axes de communication restent rudimentaires. Un inspecteur des ponts et chaussées, Leopole Lambardi, est plus particulièrement chargé de cette tâche. Les travaux d'aménagement touchent également la capitale de son royaume, Porto-Ferrajo, que Napoléon cherche à embellir pour la rendre digne du séjour d'un empereur. Il avait été particulièrement frappé, à son arrivée, par l'absence d'hygiène régnant dans la ville, c'est pourquoi une de ses premières mesures est d'ordonner la construction de latrines et l'enlèvement des détritux et autres immondices. Il fait également creuser des puits pour développer l'approvisionnement en eau. Enfin, il lance un vaste plan de lutte contre les épidémies qui passe par une réforme des hôpitaux. Il supprime notamment l'hôpital civil, dont les malades sont transportés à l'hôpital militaire qui a été lui aussi réorganisé. Dans le même temps, il cherche

à lutter contre l'insécurité et à encadrer la prostitution, en réorganisant la police et la gendarmerie. Il réorganise également la douane. En quelques semaines, l'île d'Elbe se dote d'un appareil étatique moderne, ce qui n'est pas toujours du goût des habitants.

En effet si les Elbois peuvent ressentir une certaine fierté de posséder sur leur sol l'empereur des Français, ils se rendent vite compte que les projets de réforme et de réorganisation de Napoléon ont un coût et ils se mettent pour certains à regretter le temps où l'inertie régnait sur l'île. La collecte de l'impôt est la plus durement ressentie et des troubles se développent, les plus graves se produisant à Capoliveri où percepteurs et gendarmes sont attaqués, obligeant le général Drouot à dépêcher sur place 200 hommes pour venir à bout de la révolte. Cet épisode signifie aussi que la force armée encadre le pays. Une autre source de mécontentement vient de la limitation de la chasse, autorisée désormais seulement entre le 15 août et le mois de janvier, ce qui n'est pas propre à satisfaire une population pour laquelle la chasse est un des rares loisirs en même temps qu'une occasion de compléter une alimentation assez peu diversifiée. Napoléon, grand amateur de chasse, entend en effet se réserver le gibier. À l'île d'Elbe aussi, la chasse participe de la politique mise en œuvre par le souverain.

Une petite vie de cour reprend également au palais des Mulini. Très vite en effet Napoléon a voulu recréer, sur un pied évidemment plus modeste, le cérémonial

de cour qui prévalait aux Tuileries. Il introduit donc l'étiquette et crée une Maison, dont la direction est confiée au général Bertrand. Elle comprend trois préfets du palais, quatre chambellans et sept officiers d'ordonnance. La Maison compte aussi un service médical, composé de deux médecins et un pharmacien¹⁷. Quant à la direction de la police, Napoléon l'a confiée à Poggi de Talavo, prêtre défroqué, qui était juge au tribunal. La domesticité est nombreuse ; près de 65 personnes travaillent directement au service de Napoléon, 19 pour le service intérieur, 13 pour le service de bouche, 22 sont affectés aux écuries, les autres au jardin, à la musique etc. Parmi ces domestiques, il faut évoquer quelques-uns des plus connus, notamment Marchand, premier valet de chambre, entré au service de Napoléon en 1811 et qui le suivra à Sainte-Hélène, tout comme Saint-Denis, surnommé le mameluk Ali, qui, retenu prisonnier à Mayence à la fin de l'Empire, rejoint un peu plus tard Napoléon à l'île d'Elbe. L'un et l'autre ont laissé des souvenirs qui éclairent de l'intérieur la vie de l'empereur dans son exil. On peut encore évoquer Noverraz, d'origine suisse, qui avait protégé Napoléon dans la descente de Fontainebleau à la Méditerranée et le suivra également à Sainte-Hélène. Citons enfin Cipriani, qui a rejoint Napoléon à l'île d'Elbe et le servira jusqu'à sa mort mystérieuse en 1818 à Sainte-Hélène.

En redonnant vie à la cour, en rétablissant une Maison, Napoléon se coule dans les habits de souverain.

Il espère alors encore que Marie-Louise et son fils pourront venir le rejoindre. Les appartements, au premier étage du palais des Mulini, sont préparés à leur intention. « Ton logement est prêt, écrit ainsi Napoléon à Marie-Louise, le 18 août 1814, et je t'attends dans le mois de septembre pour faire la vendange. Personne n'a le droit de s'opposer à ton voyage. Je t'ai écrit là-dessus. Viens donc. Je t'attends avec impatience. »¹⁸ Dix jours plus tard, il cherche encore à l'attirer en lui vantant les beautés de l'île : « Je suis ici dans un ermitage à 600 toises au-dessus de la mer, ayant le coup d'œil de toute la Méditerranée, au milieu d'une forêt de châtaigniers. Madame [Letizia] est dans le village, 150 toises plus bas. Ce séjour est très agréable. Ma santé est fort bonne, je passe une partie de la journée à chasser. »¹⁹ C'est la dernière lettre qu'il lui écrit de l'île d'Elbe. Il a alors compris qu'elle ne s'y rendrait pas.

Pourtant cette déconvenue est tempérée par l'arrivée d'autres femmes chères au cœur de Napoléon. C'est d'abord sa mère, Letizia, qui vient partager son exil. Arrivée le 2 août, elle s'installe dans une maison proche des Mulini, la Casa Vantini, louée pour 200 francs par mois. C'est ensuite Marie Walewska, qui se présente devant l'île d'Elbe le 1^{er} septembre 1814. La belle comtesse polonaise, rencontrée pour la première fois lors de la campagne de Pologne en 1807, et avec laquelle Napoléon a eu un fils, s'est rendue sur l'île d'Elbe avec cet enfant ; elle est également accompagnée de son frère Theodore Laczynski et de sa jeune sœur,

la comtesse Laczynska. Napoléon a accepté de recevoir Maria Walewska, mais de façon clandestine. Il craint alors que Marie-Louise ne soit informée de cette visite, ce qui ne manquera pas d'arriver. Il la rencontre donc sur le Monte Giove, dans cet ermitage de Madona de Marciana, dont il vantait les beautés dans la lettre à Marie-Louise du 28 août, alors qu'il préparait la venue de sa maîtresse. Marie est accueillie par le général Bertrand. Elle passe trois jours sur l'île, avant de repartir, aussi discrètement qu'elle était venue, laissant flotter un mystère parmi les habitants de Porto-Ferrajo parmi lesquels on murmure qu'une femme blonde accompagnée d'un enfant a rendu visite à l'empereur, Napoléon ne démentant pas le bruit selon lequel il pourrait s'agir de Marie-Louise et du roi de Rome. Ce voyage trouble aussi la police du roi. Beugnot note dans son bulletin du 3 octobre, s'appuyant sur un rapport du préfet du Var : « Malgré les fortes raisons qu'on a de douter que l'archiduchesse Marie-Louise ait pu se soustraire assez de temps à ses surveillants pour aller passer quelques jours à l'île d'Elbe, on serait tenté de se laisser ébranler par l'obstination avec laquelle on soutient en Toscane qu'elle y a été. Ce qui ajoute cependant à l'extrême invraisemblance de ce voyage, c'est qu'on le lui fait faire maintenant avec son fils, qui n'a pas quitté Vienne. M. le préfet du Var, après avoir cru que c'était une Polonaise de qualité qui avait paru à Porto-Ferrajo, en revient à Marie-Louise, par suite des renseignements que lui a donnés un capitaine de vaisseau parti de l'île

d'Elbe le 21 septembre. »²⁰ L'identité de la comtesse Walewska est cependant dévoilée quelques jours plus tard²¹.

C'est enfin sa sœur, Pauline, qui décide de venir elle aussi partager son exil et grâce à laquelle la vie de cour va quelque peu s'animer. Elle avait déjà fait une brève incursion dans l'île le 1^{er} juin. Elle y revient le 1^{er} novembre 1814. « Quand l'Empereur eut connaissance de l'arrivée de la princesse sa sœur, il fit faire toutes les dispositions nécessaires pour la recevoir, écrit Ali. Les pièces du premier étage, qui avaient été décorées, à peu près meublées, et qui étaient destinées à Son Altesse, furent mises en ordre. L'Empereur lui-même pourvut à tout. Dès que le navire que montait la sœur de Sa Majesté fut entré dans le port et eut mouillé, l'artillerie de la place salua la princesse. La troupe, je crois, était sous les armes, pendant son débarquement. »²² Pauline anime la vie de cour. Elle est notamment à l'origine de l'aménagement d'un théâtre dans une ancienne église. Elle organise également des bals et des réceptions, des fêtes éclatantes, par exemple à l'époque du carnaval de 1815 ; ce seront les dernières réjouissances sur l'île d'Elbe avant le départ de Napoléon le 26 février. Il laisse sur place les femmes qui étaient venues le rejoindre, Pauline et sa mère, non sans avoir prévenu cette dernière de ses intentions.

Malgré la réorganisation d'une cour et une intense activité réformatrice, Napoléon tourne en rond dans cette petite île, surtout lorsqu'au même moment gronde

à ses oreilles, l'écho d'un mécontentement grandissant au sein de la population française et le bruit de menaces pesant sur sa personne.

Les préparatifs du retour

Les raisons qui ont poussé Napoléon à envisager de tenter de reprendre le pouvoir en France sont de plusieurs ordres. Elles découlent tout d'abord de l'ennui ressenti dans un cadre trop étroit pour qu'il puisse y déployer toute son énergie. Elles sont liées ensuite aux mauvaises relations entretenues avec la monarchie française et aux menaces pesant sur son intégrité. Elles tiennent enfin aux informations venues de France qui le persuadent qu'une attente est en train de naître au sein de la population et de l'armée.

Napoléon craint tout d'abord de ne pouvoir conserver longtemps sa pleine souveraineté sur l'île d'Elbe et redoute que les souverains assemblés à Vienne ne décident de l'expédier plus loin. La monarchie restaurée ne se sent en effet pas engagée par un traité qu'elle n'a pas signé et se garde bien de verser les deux millions prévus par le traité du 11 avril. La question du respect du traité de Fontainebleau est abordée très tôt à Vienne, dans ses deux composantes : le paiement des deux millions et le déplacement éventuel de Napoléon vers un autre lieu. Talleyrand, qui représente Louis XVIII dans la capitale autrichienne où il est arrivé à la fin du mois de septembre, s'empresse d'informer le roi des propos échangés à ce

propos. « On demande souvent autour de moi, et lord Castlereagh m'en a parlé directement, si le traité du 11 avril reçoit son exécution. Le silence du budget à cet égard a été remarqué par l'empereur de Russie », souligne Talleyrand qui conseille d'envoyer un signe en ce domaine. « Quelque pénible qu'il soit d'arrêter son esprit sur ce genre d'affaires, je ne puis m'empêcher de dire à Votre Majesté, qu'il est à désirer que quelque chose soit fait à cet égard ». Et comme pour rassurer Louis XVIII, Talleyrand ajoute dans la foulée : « On montre aussi une intention assez arrêtée d'éloigner Bonaparte de l'île d'Elbe. Personne n'a encore d'idée fixe sur le lieu où on pourrait le mettre », Talleyrand précisant qu'il a proposé une des îles des Açores²³. Louis XVIII adhère à cette idée. Mais on commence à prononcer aussi le nom de Sainte-Hélène, en même temps que l'on s'inquiète d'une évasion de l'île d'Elbe. Au début du mois d'octobre 1814, un Irlandais revenu de l'île fait état d'un bruit, selon lequel « Bonaparte va bientôt partir pour l'Italie »²⁴. L'hypothèse d'un retour est prise en compte par la police qui surveille tous les bruits pouvant en faire état, comme le montre cet extrait du bulletin rédigé par Beugnot : « Il existe au Gros Caillou beaucoup d'anciennes maîtresses de soldats de la Vieille Garde. Ceux-ci entretiennent des correspondances avec ces femmes et leur annoncent toujours le prochain retour de Napoléon à Paris, ce qui répand un mauvais esprit dans ce quartier. »²⁵ Par un agent secret qu'il a placé auprès de Napoléon – il